

« Pour les lecteurs avertis : ce livre est un voyage sanglant, avec des détails si insupportables qu'ils pourraient vous hanter bien après la dernière page ! »

À ceux qui m'ont dit de ne jamais abandonner mes rêves.
Vous n'aviez aucune idée des cauchemars qui en
résulteraient.

CHAPITRE 1
DE LA NAISSANCE D'UN MONSTRE

C'est ce jour-là que je suis née, dans cet océan de merde.

On peut dire que mon arrivée dans le monde fut des plus originales et des plus uniques.

Ma mère s'était accroupie et, d'un geste, d'une contraction, ma petite tête blonde cogna brutalement contre le pot de chambre préalablement glissé entre les cuisses maternelles.

Dès mon arrivée, j'étais différente. Mes deux parents, d'une laideur absolue, avaient réussi à enfanter une petite blonde adorable.

Cependant aucun son ne sortait de ma bouche.

Ma mère a crié : « DIANTRE ! Quel air idiot » !

Je ne connaissais pas les mots, je ne connaissais pas le monde, mais je savais que ma vie serait différente, que je serais différente.

La vache me tira par les pieds et frappa si fort sur mon joufflu que je me mis enfin à hurler...

Elle me jeta très vite dans une cagette, enroulée dans un sac de tulle. J'avais froid, le tulle me provoquait une érubescence générale.

J'attendis longtemps son vieux sein rêche pour rester en vie !

Très vite, je fus baptisée du nom de Scylla, moi, la petite blonde oblitérée sans valeurs.

On peut dire que mes parents avaient le sens de l'humour et le goût de la dépréciation pour autrui !

Nous vivions dans une petite bicoque malodorante.

La moisissure s'épanchait toujours plus loin sur les murs épais de notre deux-pièces insalubre.

Des casseroles crasseuses étaient empilées sur un évier minuscule et rempli, et les détritrus jonchaient le sol.

Chaotique, c'était vraiment le mot pour décrire ma mère, une grosse dame aigrie et défraîchie qui paraissait se complaire dans sa vie d'indolente.

On peut dire qu'elle domina mon père tout au long de sa vie en l'envoyant toujours travailler plus pour qu'elle puisse acheter quelques collations qui lui permettraient d'entretenir sa polysarcie.

Mon père était toujours triste, il faisait parfois quelques corvées pour que nous puissions continuer à utiliser l'évier et la cuisine, puis il retournait trimer.

Un jour, à cause de cette foutue moisissure qui s'étendait comme une marée noire, mon père attrapa une méchante pneumonie et creva !

J'avais trois ans.

À cinq ans, je savais déjà comment tenir la baraque.

Il fallut bien vite que j'apprenne à filer droit pour éviter les coups de cravache de maman.

La dernière fois, mon derrière était couvert de plaies sanguinolentes parce que j'avais mis trop de temps à nettoyer le sol.

Maman était si furieuse qu'elle m'a attrapée par mes longs cheveux blonds, m'a jetée sur le sol à quatre pattes, a relevé ma jupe, baissé ma culotte, et m'a frappée si fort et si longtemps que je ne pouvais ni hurler ni respirer.

Déjà, des larmes montaient à mes yeux et j'imaginai l'océan en été. J'aurais tellement voulu nager sous les eaux profondes et m'y cacher.

Les plaies étaient tellement profondes que j'en garde encore les marques.

Il fallait que je bosse plus vite.

Je partais le jour pour aider quelques voisins et gagner quelques ferrailles.

Un jour, après avoir terminé mes besognes, j'entrepris d'aller explorer les alentours de la maison avec l'accord de maman.

C'est ce jour-là que j'ai vu un livre pour la première fois.

Il y avait une vieille dame qui vendait de vieux bouquins tout près de notre rue.

Je regardais de loin au départ, et je ressentais une nouvelle émotion. Je ne connaissais pas son existence ni son nom, mais elle me porta tout près de cette dame et de ses objets ornés d'illustrations artistiques aux couleurs vives et attrayantes, emplies d'une effluve envoûtante, un mélange subtil de poussière douce, de notes boisées, et d'un soupçon de nostalgie !

Ainsi naquit chez moi la curiosité.

Quand la vieille m'interpella, je reculai de trois pas, craignant à nouveau les coups qu'on pourrait me porter.

Déjà, je tremblais. La vieille s'approcha et me tendit une de ces choses étranges, remplies de symboles que je ne connaissais pas...

Très vite elle nourrissait ma tendance curieuse en m'expliquant que c'était un livre et que j'avais mérité qu'elle me l'offre.

Le tout premier foutu cadeau de ma vie, balancé par une inconnue, allait donner un sens à ma misérable existence de merde.

« Quel est ton nom, petite ? »

« Je suis Scylla ! »

« Putain, » s'écria la vieille. « Tu ressembles à une putain de sirène, quelle ambivalence ! »

Je pigeais que dalle à ce qu'elle voulait dire. La trouille au ventre, je me suis cassée en courant jusqu'à la baraque, le livre collé contre ma poitrine comme un foutu trésor.

Je me planquais près du carton sur lequel je dormais, celui qui avait usé mes fesses meurtries

Je caressais la couverture de l'ouvrage.

Une dame en haillons y était représentée, et je fermis les yeux, imaginant la vie de cette femme, sûrement aussi dure que magnifique.

Je m'endormis avec cette pensée réconfortante, le livre serré contre mon cœur battant.

Les hurlements de ma mère me tirèrent brutalement de ma torpeur.

Je planquais vite le livre sous mon lit de fortune, mais pas assez vite.

Un violent coup de poing au visage me sonna ; j'avais loupé l'heure du dîner et ma mère crevait la dalle.

Pour me punir, elle me priva de mes longs cheveux blonds, les coupant à ras. Je regardais les mèches tomber, des larmes roulant sur mes joues.

Ma mère déclara qu'une bonne servante n'avait pas besoin de cheveux longs et que je resterais pour la servir jusqu'à ce qu'elle crève.

Après ce traitement misérable, je me dépêchais de préparer le repas pour remplir sa panse de baleine.

Je me hâtai de faire la vaisselle pour pouvoir, enfin, toucher, sentir l'odeur et la texture du papier de mon nouvel ami.

Dans l'eau trouble, je voyais mon reflet sans cheveux, J'étais déjà peu, à présent je n'étais presque plus rien.

Six mois passèrent. Je ne quittais jamais mon nouvel ami, prenant soin de bien le cacher à chaque instant.

C'était le jour de mon anniversaire, j'avais six ans désormais, et la vieille sorcière qui me servait de mère avait eu la clémence de me laisser voguer un peu plus longtemps hors de notre taudis.

Je me ruai vers le stand de livres, un radeau de fortune dans cet océan de misère. La vieille qui le tenait me reconnut instantanément et se traîna vers moi.

J'avais une tignasse coupée à la va-comme-je-te-pousse, un carré asymétrique qui faisait penser à un naufrage capillaire. Elle passa ses doigts noueux dans mes cheveux et une larme salée roula sur sa joue parcheminée.

Elle caressait doucement ma caboche. Jamais je n'avais ressenti une telle douceur. Ce geste m'emplissait d'une chaleur inconnue, comme si une vague de tendresse m'avait submergé.

Je tentai de parler, d'émettre un son, mais à la maison, il n'était pas question d'ouvrir la bouche. Les mots restaient prisonniers dans ma gorge, étouffés comme des marins à fond de cale.

Je lâchai finalement un timide : « Madame, je veux comprendre ! »

Elle me sourit, et me tendit un petit feuillet avec l'alphabet et les sons principaux. Rapidement, à deux, nous apprîmes les vingt-six lettres nécessaires pour naviguer dans la vie de la dame sur la couverture.

Je rentrai ensuite à la maison et me remis à mes corvées, le livre toujours planqué avec le feuillet à l'intérieur.

Je terminais toujours mes tâches à la vitesse d'un moussaillon sous le fouet.

En quelques semaines, je connaissais les lettres et leurs sons. Je réussis à déchiffrer le titre de l'ouvrage : « Fragment » d'un certain « Charles ».

Ce titre me rappelait les lambeaux de chiffon qui me servaient de vêtements, et très vite, je me sentis à la place de la dame du livre.

Un jour, moi aussi, j'aurais une vie digne d'être racontée !

Rapidement, j'appris à lire seule et je dévorai la vie mystérieuse de la dame du livre.

Ce fabuleux récit m'expliqua que malgré les tempêtes, la vie est passionnante, et j'avais hâte de la vivre !

Désormais, la vie aurait un goût différent, celui de l'espoir.

Ma vie continua ainsi jusqu'à mes quatorze ans.

Dès que mes cheveux repoussaient, la vieille harpie les coupait aussitôt. Je ne devais pas attirer l'œil, je devais travailler uniquement.

Mais un jour qu'il faisait froid et que la neige tombait sur nos toits.

Mes maigres haillons et mes cheveux courts peinaient à me tenir au chaud.

Après être allée faire des courses pour nourrir maman,

Je rentre dans la maison. Je suis agréablement surprise, la chaleur envahit tout le foyer.

Le bonheur d'avoir chaud laissa sa place à l'effroi quand je vis, à l'intérieur de la cheminée, la dame en haillons se consumer lentement.